



Il trouva sa maîtresse dans une longue galerie. — Page 294, col. 3.

dressant à sa mère, voilà mon ami Barnave qui s'en va !

— Il fait bien ! dit en riant la reine, qui venait de jeter un coup d'œil sur l'appartement.

ALEXANDRE DUMAS.

La suite au prochain numéro.

ROBERTINE

PAR MADAME DE BAWR.

Dans l'horreur qu'elle prit pour le monde elle fit fermer, sans exception, à tous venants les portes de Vannoise; le médecin même fut congédié, car elle ne voulut plus entendre d'autres voix que celles de Morin et de mademoiselle Aubri, sa première femme de chambre.

Chaque jour elle passait une heure dans l'appartement de son mari, où les meubles étaient restés comme lui-même les avait laissés, et dont nul autre qu'elle n'avait l'entrée; elle s'asseyait devant un bureau à la place que son cher Robert occupait habituellement, et là seulement elle relisait une fois la lettre qu'il lui avait écrite au crayon avant de marcher au supplice, tant elle craignait, en la lisant plus souvent, d'effacer ces précieux caractères par ses pleurs. Elle remontait une montre que le marquis avait laissée sur la cheminée, essuyait avec soin le parquet et les meubles, et ne quittait ce lieu, avec la consolante pensée d'y revenir le lendemain, que pour aller prier sur le tombeau qu'elle avait fait élever dans son parc à la mémoire de Robert de Saverny, assassiné par les révolutionnaires en 1794.

Les heures de solitude qu'elle passait dans son appartement étaient employées à se rappeler son bonheur passé, à verser des larmes que lui arrachait ce douloureux souvenir dont rien ne venait la distraire; car depuis son veuvage elle n'avait plus repris un livre, si ce n'est celui dans lequel tous les matins elle lisait la messe. De plusieurs

talents qu'elle possédait avant son malheur, un seul ne fut point abandonné : elle dessinait, s'efforçant de retracer sur le papier les traits chéris si présents à sa mémoire, mais toujours mécontente de son ouvrage, elle le déchirait et le recommençait sans cesse.

Dans cet isolement complet, dans son ignorance entière de tout ce qui se passait au dehors, sa haine s'exaspérait contre tous ceux qui n'avaient point abhorré, comme elle, les prémices d'une sanglante révolution. On peut donc imaginer ce qu'elle éprouva lorsque Morin lui apprit le mariage de Georges avec la fille de M. Dupuis, d'autant plus que Morin, dans les intérêts qui le faisaient agir, joignit à cette nouvelle tout ce qui pouvait achever de la rendre irritante. La marquise, à laquelle pour la première fois depuis un an on parlait de l'un de ses neveux, se rappelant alors qu'elle avait toujours préféré cet ingrat, qu'elle l'avait aimé autrefois comme son fils, se sentit aussi vivement blessé dans son cœur que dans son orgueil. Surprise de se trouver encore sensible à un événement de ce monde, elle ne dit rien qui pût montrer qu'elle y prit la moindre part. Sans colère, sans prononcer une parole qui marquât du ressentiment elle remit à Morin un billet ouvert dans lequel, en une seule ligne, elle ordonnait au gendre de M. Dupuis de ne jamais se présenter devant elle; et cette ligne parvint fidèlement à celui pour qui elle était tracée.

Georges éloigné sans retour, Morin et mademoiselle Aubri employèrent toute leur habileté pour obtenir de leur maîtresse qu'elle reçût à Vannoise Charles de Saverny, il leur fallut une année pour y réussir, mais enfin, la marquise consentit à ce que son neveu vint lui faire une visite, qui devait être courte et se renouveler rarement. Charles arriva. Sa vue fut loin de rendre du calme et d'apporter de la consolation à l'infortunée. Outre que la présence de ce fils aditif la reportait douloureusement aux heureux jours de sa vie, Charles ne lui avait jamais inspiré une affection bien vive. Quelque adresse qu'il eût toujours mise

à flatter ses goûts et ceux du marquis, quelques soins qu'il eût pour elle, je ne sais quoi de faux et d'égoïste perçait sous cette écorce d'amabilité et repoussait toute sympathie. Néanmoins madame de Saverny, qui voyait maintenant dans ce neveu le chef de sa noble famille et le soutien d'un nom chéri, le reçut mieux que ne devait le faire espérer l'indifférence qu'elle apportait à tout ce qui n'était pas sa douleur; il ne la quitta point sans avoir obtenu la permission de revenir quelques mois plus tard à Vannoise, sous l'expresse condition qu'il n'amènerait pas même sa femme.

Ce premier pas fait, Charles de Saverny se garda bien de laisser passer une année sans venir au moins deux fois présenter ses hommages à sa tante. Quelque ennui que lui fît éprouver son séjour dans le plus triste lieu du monde, il se consolait, en songeant qu'il devrait un jour une fortune immense à la manière de vivre qu'avait adoptée la marquise. Bien loin de souhaiter que la pauvre veuve, oubliant un moment sa peine, renouât quelques liens avec le monde, il se félicitait de la trouver, à chaque voyage, plus morne, plus abattue et plus absorbée dans sa douleur. Cependant quelque chose manquait à l'entière sécurité de Charles pour l'avenir, tant que sa tante n'aurait point fait de testament. A la vérité s'il arrivait qu'il glissât quelques mots sur les dépenses qu'entraîne la tenue d'une grande maison, et que la marquise l'entendît, ce qui n'arrivait pas toujours, tant l'esprit de la pauvre femme était vague et distrait, elle donnait aussitôt l'ordre à Morin de remettre à M. de Saverny quelque forte somme; mais depuis six ans que sa raison était assez bien établie pour qu'elle pût disposer de sa fortune à son gré, soit qu'elle ne comprît pas les fréquentes insinuations de mademoiselle Aubri sur ce sujet, soit qu'elle éprouvât trop de répugnance à faire venir un notaire pour lui dicter ses volontés, si le souffle de sa frêle existence se fût éteint, Georges eût partagé ce riche héritage avec son frère, et les choses en étaient encore là lorsque cette histoire commence.